

LA SANCTIFICATION

PAR LE SALUT GRATUIT

« Recherchons-nous parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? » (Rom. VI, 15.)

L'Évangile a rencontré une objection à laquelle il faut répondre, parce qu'elle a une apparence de vérité. On a dit : L'Évangile est dangereux pour la morale.

Pour comprendre et pour apprécier cette objection, il faut avoir présente à l'esprit la doctrine du salut selon l'Évangile ; je commencerai donc par la rappeler dans un rapide exposé.

Dieu avait d'abord offert à l'homme *la justification par la loi*. Il lui avait donné une loi, et lui avait dit : Si tu observes cette loi, je te récompenserai en te donnant la vie éternelle ; mais si tu violes cette loi, je te punirai en te condamnant à la mort éternelle. L'obéissance devait être parfaite, et un seul commandement violé constituait la transgression de la loi.

Tous les hommes ont péché, c'est-à-dire, désobéi à la loi de Dieu ; c'est pourquoi, d'après les conditions de la justification par la loi, tous les hommes, sans exception d'un seul, ont mérité d'être condamnés ; et s'ils l'étaient, nul n'aurait droit de se plaindre.

Dieu alors, voyant toute la race humaine perdue sans ressource par la première voie de justification, en a proposé une nouvelle, dont le caractère diffère essentiellement d'avec celui de l'ancienne : c'est *le salut par grâce*. Cette fois, Dieu voulant sauver l'homme, et ne pouvant trouver dans l'homme le motif de le sauver, prend ce motif en lui-même et se charge tout seul du soin de lui mériter son salut. Dans ce dessein, Jésus-Christ, Fils de Dieu et pourtant Fils de l'homme, vient sur la terre, accomplit toute la loi, et mérite ainsi la vie éternelle. Puis il se place entre l'homme pécheur et le Dieu saint : les péchés de l'homme ne montent plus jusqu'à Dieu, ils s'arrêtent en Jésus-Christ ; la sainteté de Dieu ne descend plus jusqu'à l'homme, elle s'arrête en Jésus-Christ ; là se rencontrent ces deux ennemis irréconciliables, et de leur choc naît un épouvantable orage, qui éclate tout entier sur la tête du Médiateur. Par là Dieu est apaisé envers l'homme, et le traitera désormais comme s'il était aussi saint que Jésus-Christ lui-même.

Mais ce salut n'est pas pour tous : il n'est que pour ceux qui croient en Jésus-Christ, c'est-à-dire pour ceux qui, détachant toutes leurs espérances de salut d'eux-mêmes et les plaçant uniquement en Jésus-Christ, l'accueillent pour Sauveur, dans le même sentiment qu'un homme près d'être englouti par les eaux accueille la main qui lui est tendue pour l'en retirer.

Au reste, quoiqu'il veuille bien pardonner au pécheur, Dieu ne veut pas l'admettre, tel qu'il est, dans son royaume. C'est pourquoi, pour ne pas laisser son œuvre incomplète, il lui accorde, avec la rémission des péchés, une seconde grâce, le changement du cœur. Il lui fait un cœur nouveau qui produit une vie nouvelle, tellement différente de la première que le passage de l'une à l'autre est appelé une nouvelle naissance.

La foi et le changement du cœur sont des dons de Dieu. Aucun effort de l'homme ne peut les lui procurer, il faut que Dieu les mette en lui par son Esprit ; en sorte que tout vient de Dieu dans l'œuvre du salut, depuis le commencement jusqu'à la fin, et que le concours de l'homme, bien qu'exigé, ne constitue ni titre ni mérite.

Voilà l'Évangile : voici maintenant l'objection. Cette doctrine est dangereuse. Quand vous persuadez à un homme que Jésus-Christ lui procure, s'il croit, un salut tout fait et tout acquis où son

mérite personnel n'entre pour rien, il est à craindre que n'ayant plus de condamnation à redouter, ni par conséquent d'intérêt à faire les bonnes œuvres, il ne tombe par la sécurité dans le relâchement, et ne vive selon cette maxime : Péchons puisque nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce.

Vous m'êtes témoins que je laisse à l'objection toute sa force. Elle a été faite contre l'Évangile partout et dans tous les temps ; elle l'est de nos jours contre tous les prédicateurs fidèles ; elle l'a été contre les apôtres, sans quoi saint Paul ne l'aurait pas combattue ; elle l'a été contre Jésus-Christ, qu'on accusait d'être l'ami des péagers et des pécheurs. C'est à ceux d'entre vous qui la renouvellent aujourd'hui que j'adresse ce discours, où je me propose de la réfuter ; non point pour l'Évangile, qui n'a pas plus besoin de mon apologie que de votre approbation, mais pour vous, qui avez besoin de l'Évangile pour être sauvés.

Plutôt que de réfuter directement l'objection, j'aime mieux, pour ôter à ce discours un air de controverse, établir la proposition contraire, devant laquelle l'objection tombera d'elle-même. Bien loin que les bonnes œuvres soient empêchées par la foi au salut tel que le propose l'Évangile, et que j'appellerai pour abrégé *le salut gra-*

tuit, au contraire, pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui ne croit pas ce salut gratuit : c'est là ce que je vais montrer.

Je pourrais d'abord établir cette proposition par l'autorité de l'Écriture, qui voit un si étroit rapport entre les bonnes œuvres et le salut gratuit, qu'elle représente ce salut comme l'unique principe des bonnes œuvres, et les bonnes œuvres comme la conséquence nécessaire de ce salut. Elle déclare « qu'il y a pardon auprès de Dieu, afin « qu'il soit craint ¹, » aimé, obéi ; que pour « courir dans la voie des commandements de Dieu », il faut commencer par avoir « le cœur au large ², » par se sentir en paix avec Dieu ; qu'un homme en qui se trouvent « la tempérance, la patience, « la piété, la charité, » toutes les vertus chrétiennes, « fait voir qu'il n'est pas demeuré stérile « dans la connaissance du Seigneur Jésus-Christ, « tandis que celui en qui elles ne se trouvent pas « est aveugle, ayant oublié la purification de ses « péchés passés ³ ; » que « le péché ne doit plus « régner en nous qui croyons, parce que nous ne « sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ⁴ ; » que « Dieu met sa loi au dedans de nous et nous « l'écrit dans le cœur... en pardonnant notre iniquité et en ne se souvenant plus de nos pé-

¹ Ps. CXXX, 4. — ² Ps. CXIX, 32. — ³ 2 Pierre I, 5, 8. — ⁴ Rom. VI, 14.

« chés ¹ ; » que « Dieu nous a élus en Jésus-Christ, « afin que nous devinssions saints et irrépréhensibles ² ; » que « Jésus-Christ a porté nos péchés « en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au « péché nous vivions à la justice ³ ; » que nous devons « glorifier Dieu dans nos corps et dans nos « esprits qui appartiennent à Dieu, puisque nous « avons été achetés à un grand prix ⁴ ; » et enfin, pour ne pas citer la Bible entière qui est toute pénétrée d'un bout à l'autre de cette doctrine, contentons-nous de la montrer résumée et appliquée dans un avertissement qu'elle donne à Tite par saint Paul. Saint Paul exhorte Tite à prêcher que « nous étions autrefois désobéissants, insensés, « assujettis à toutes sortes de passions et de voluptés, » et que « Dieu nous a sauvés, non point « pour des œuvres de justice que nous eussions « faites, mais selon sa miséricorde, afin qu'ayant « été justifiés par sa grâce, nous devenions héritiers en espérance de la vie éternelle ; » puis il conclut ainsi : « Je veux que tu insistes fortement « sur ces choses, afin que ceux qui ont cru en « Jésus-Christ aient soin de s'appliquer les premiers aux bonnes œuvres ⁵. »

C'est plus qu'il n'en faut pour prouver que, selon la Bible, la foi au pardon gratuit, au lieu

¹ Jér. XXXI, 33, 34 ; Hébr. VIII, 10-12. — ² Eph. I, 4. — ³ 1 Pierre II, 24. — ⁴ 1 Cor. VI, 20. — ⁵ Tite III, 8, 9.

d'empêcher les bonnes œuvres, les produit au contraire, et les produit elle seule. Cet argument devrait nous suffire. C'est assez que Dieu ait dit que tel est le rapport de la foi avec les œuvres pour que vous le croyiez sur parole, sans qu'il ait besoin de vous rendre compte de ses raisons; mais il daigne quelquefois condescendre à nous expliquer le comment et le pourquoi : c'est ce qu'il fait ici.

Il a chargé saint Paul, dans le chapitre d'où mon texte est tiré, de réfuter cette objection : « Pécherons-nous parce que nous ne sommes pas « sous la loi, mais sous la grâce? » en montrant qu'elle provient d'irréflexion et d'ignorance. Suivons cet exemple; et montrons par le raisonnement ce que je viens d'établir par l'autorité, que pas une seule bonne œuvre n'est possible à un homme qui n'a pas cru au salut gratuit¹.

Avant tout, savez-vous ce que c'est qu'une bonne œuvre? Voici sur ce point l'enseignement de la Bible, comme de toute saine philosophie. Pour discerner si une œuvre est bonne ou si elle ne l'est pas, il ne faut pas s'arrêter à l'apparence,

¹ La proposition prouvée dans ce discours peut être considérée sous deux points de vue : 1° la foi au salut gratuit tend, à ne considérer même que les lois *naturelles* de l'esprit humain, à produire l'application aux bonnes œuvres; 2° la foi au salut gratuit fait obtenir le don *surnaturel* du Saint-Esprit, qui rend l'homme

ni juger l'œuvre par sa forme extérieure : il faut remonter jusqu'au cœur, et juger l'œuvre par le sentiment intérieur dont elle procède et dont elle est l'expression. Une œuvre n'est bonne que si elle procède d'un bon sentiment. Et qu'est-ce qu'un bon sentiment ? Il n'existe qu'un seul principe de sentiment qui soit bon en lui-même et absolument, c'est l'amour de Dieu. Tout ce qui est amour de Dieu, ou application de l'amour de Dieu, est bon ; tout ce qui n'est pas amour de Dieu, ou application de l'amour de Dieu, n'est pas bon. Une œuvre n'est donc bonne que si elle procède de l'amour de Dieu. Ainsi, qu'on vous demande si un exercice de bienfaisance, un discours honnête, un acte de dévouement, une victoire remportée sur un penchant, sont de bonnes œuvres, il faut répondre : Nous ne le savons pas encore ; ces œuvres peuvent être bonnes, elles peuvent aussi ne l'être pas ; pour les apprécier, il faut que nous connaissions le sentiment dont elles procèdent. Si l'amour de Dieu en est le mobile, cet exercice de bienfaisance est une bonne œuvre, ce

capable de faire les bonnes œuvres. Dans la pratique, ces deux choses sont inséparables, et nul n'a pu éprouver cet effet de la foi sans cette action du Saint-Esprit. Dans la théorie, il est permis de les considérer isolément, et c'est ce qu'on a fait dans ce discours, où l'on montre seulement que la foi tend naturellement à produire les bonnes œuvres ; mais nul n'en pourra faire l'expérience sans le Saint-Esprit.

discours honnête est une bonne œuvre, cet acte de dévouement est une bonne œuvre, cette victoire remportée sur un penchant est une bonne œuvre ; si l'amour de Dieu n'en est pas le mobile, alors, malgré les apparences, cet exercice de bienfaisance n'est pas une bonne œuvre, ce discours honnête n'est pas une bonne œuvre, cet acte de dévouement n'est pas une bonne œuvre, cette victoire remportée sur un penchant n'est pas une bonne œuvre, telle que l'entend l'Évangile. — Voilà donc ce que c'est qu'une bonne œuvre : une œuvre qui a pour mobile l'amour de Dieu. Une telle œuvre vous est-elle possible, à vous qui n'avez pas cru au salut gratuit ? Non, répond la Bible, parce que vous ne pouvez pas aimer Dieu ; et vous ne pouvez pas l'aimer, parce que, vous sentant pécheur et n'ayant pas obtenu son pardon, vous vous trouvez devant lui comme un criminel devant un juge dont il attend sa sentence de mort.

Car, quoique vous n'ayez pas cette conviction de péché qui ne vient que du Saint-Esprit, vous avez pourtant le sentiment vague que vous n'êtes pas dans l'ordre et que vous avez mérité les châtiements de Dieu. Dès lors, vous sentant mal à l'aise avec lui, et d'autant plus que vous en êtes plus près, vous tâchez de vous en éloigner, vous le redoutez, vous le fuyez, « vous le haïssez, » dit l'Écriture. Ce reproche vous semble outré, dur,

injuste ; peut-être même une âme sincère et réfléchie dira : Non, cela n'est pas, je ne hais pas Dieu ; je ne l'aime pas assez, d'accord, mais je l'aime pourtant ; je trouve de la douceur à penser à lui, je bénis les richesses de sa création et les soins de sa providence ; j'espère en lui, je le prie et je me sens en paix avec lui. — Hélas ! il n'est que trop facile d'expliquer comment la Bible et vous dites vrai l'un et l'autre, la Bible en disant que vous haïssez Dieu, vous en disant que vous l'aimez. Voici le mot de l'énigme : il y a deux dieux. Il y a le vrai Dieu qui a créé l'homme, et il y a le faux dieu que l'homme a créé. Il y a le vrai Dieu qui a créé l'homme, qui exige de l'homme une obéissance parfaite, qui tient « celui qui aura observé toute la loi pour un serviteur inutile » et « celui qui a violé un seul commandement pour un transgresseur de toute la loi, » qui ne veut pas qu'un seul péché demeure impuni, et que « nul homme pécheur ne peut voir et vivre : » le Dieu saint. Et il y a le faux dieu que l'homme a créé, tel qu'il le lui fallait pour vivre et mourir tranquille dans ses péchés ; un dieu fait par l'homme à l'image de l'homme, facile, indulgent, qui s'accommode aux faiblesses de l'humanité, et qui n'aura pas le courage de condamner : un dieu complaisant. La Bible, en déclarant que vous n'aimez pas Dieu, n'entend pas dire que vous n'aimez

pas le faux dieu, le dieu complaisant, qu'il est impossible que vous n'aimiez pas, puisqu'étant de votre création il est nécessairement de votre goût; mais elle entend dire que vous n'aimez pas le vrai Dieu, le Dieu saint; et c'est celui-là qu'il fallait aimer, parce que c'est celui-là qui vous jugera. Cette assertion ne vous paraît fausse qu'à force d'être vraie; si vous refusez de reconnaître que vous n'aimez pas le Dieu saint, c'est pour avoir pris tant de soin de vous éloigner de lui que vous avez fini par oublier jusqu'à son nom et à son existence; si bien que lorsque vous entendez parler, votre pensée se porte aussitôt sur votre faux dieu; et parce que vous l'aimez, lui, vous vous figurez, par la plus effroyable des confusions, que vous aimez le vrai Dieu. Il suffirait, pour détruire votre erreur, que le vrai Dieu, avec son vrai langage, sa vraie loi, son vrai tribunal, vous apparût un seul instant. En présence du Saint des saints, sondés jusqu'au fond du cœur par son œil pénétrant et terrible, trouvés tout remplis de tout ce qui attire sa colère éternelle, vous trembleriez, vous fuiriez, vous ne trouveriez pas de refuge assez écarté, vous voudriez vous enfoncer sous terre, vous vous écrieriez : « Montagnes, « tombez sur nous ! collines, couvrez-nous ! »

Voulez-vous apprendre, par l'histoire, que tel serait le sentiment de l'homme pécheur s'il voyait

le Dieu saint ? Regardez l'homme, au jour de sa première chute, lorsqu'il ne s'était pas encore si fort éloigné de Dieu qu'il ne pût au moins le reconnaître. Ce même Adam qui, avant d'avoir péché, marchait dans Éden la tête levée et le cœur tranquille, après qu'il a péché que fait-il ? il court se cacher dans un bois ; et poursuivi dans sa retraite par cette voix familière encore, quoique naguère celle d'un père et désormais celle d'un juge : « Adam où es-tu ? » il répond en tremblant : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et je me suis caché, parce que j'ai eu peur ¹. » Vous de même, si vous n'en n'étiez qu'à ce premier pas où était Adam, si vous pouviez du moins reconnaître ce Dieu que vous avez offensé, vous vous cacheriez de lui parce que vous auriez peur. Et maintenant, tels que vous êtes, vous l'éprouvez, cette peur, quoique vous ne la démêliez pas distinctement en vous-même ; vous vous cachez, non comme Adam dans un bois, mais dans les ténèbres de votre cœur ; et n'osant ni voir Dieu, ni vous avouer que vous ne voulez pas le voir, vous enfantez une idole que vous mettez entre vous et lui, et que vous appelez de son nom.

Tel est l'état de quiconque n'a pas cru au salut gratuit. Dans cet état, pouvez-vous faire une bonne

¹ Gen. III, 10.

œuvre? Quoi! une bonne œuvre avec un cœur qui tremble, avec une conscience oppressée, devant un Dieu que vous fuyez! Plus de paix, plus d'amour! Si, lorsque Adam se cachait dans le bois, Dieu lui eût commandé de l'aimer, de le prier, de lui rendre grâce, de le servir, dites, le pouvait-il? Il pouvait bien dire à Dieu : Je t'aime, mais c'était désormais un mensonge; il pouvait bien lui parler à genoux, mais sans la foi de la prière; il pouvait bien rappeler ses bienfaits, mais sans reconnaissance; il pouvait bien le servir des mains, mais non plus du cœur; et si Dieu eût insisté, exigé, menacé, cette insistance n'eût fait qu'irriter Adam par le sentiment d'une impuissance à la fois criminelle et invincible, par où elle eût accru sa terreur, son éloignement, sa désobéissance, — en sorte que la loi même l'eût rendu toujours plus ennemi de la loi. Vous de même, si dans votre état actuel Dieu vous commande de l'aimer, de lui obéir, de faire de bonnes œuvres, d'être charitables, dévoués, patients, il vous commande une chose impraticable. Vous pouvez bien céder au commandement, mais non pas obéir; faire des sacrifices, mais sans renoncement; être généreux, mais sans charité; supporter, mais sans patience; vaincre vos penchants, mais sans amour; et si Dieu insiste, s'il exige, s'il menace, cette insistance ne fera que vous effrayer, que vous irri-

ter, que vous enfoncez toujours plus dans la désobéissance, — en sorte que « la loi même vous excitera au péché, et que le commandement, qui devait vous donner la vie, vous donnera la mort¹. » Ainsi, tombant de crainte en péché et de péché en crainte, vous enveloppant toujours plus dans votre désobéissance, non-seulement vous haïssez Dieu, mais cette haine va toujours croissant ; votre vie est un péché continué ; tels que vous êtes, vous vivriez éternellement sans pouvoir faire une bonne œuvre ; et vous en venez, à force d'endurcissement, à appeler de ce nom des œuvres d'intérêt, des œuvres de peur, des œuvres d'esclave, les seules que vous puissiez faire.

Maintenant, cet homme incapable de faire une seule bonne œuvre, comment l'en rendra-t-on capable ? Ce sera sans contredit en ôtant l'obstacle qui empêchait les bonnes œuvres. Il ne pouvait pas en faire parce qu'il n'aimait pas Dieu ; et il n'aimait pas Dieu parce qu'ayant mérité ses châtiments, il avait peur de lui. Il faut ôter cette peur, il faut dispenser du châtiment, il faut pardonner : c'est ce que fait l'Évangile. Mais il faut que ce pardon soit tel qu'il puisse ôter la peur radicalement et pour toujours. Si vous offrez à

¹ Rom. VII, 10.

l'homme pécheur son pardon, mais à condition qu'une fois pardonné il gardera parfaitement la loi, ce pardon ne lui sert de rien, parce qu'il lui laisse la peur de tomber encore et de perdre ainsi son pardon. Ou si vous offrez à l'homme pécheur son pardon, mais à condition qu'il fera certaines bonnes œuvres et seulement après qu'il les aura faites, ce pardon aussi ne lui sert de rien, parce qu'il lui laisse la peur : c'est vous moquer de lui, c'est lui imposer une condition qu'il ne peut pas remplir; c'est comme si vous promettiez à un aveugle de lui faire l'opération de la cataracte, à condition qu'il verra au moins certains objets et seulement après qu'il les aura vus. Il faut pardonner tout, sans condition, sans réserve, sans délai, une fois pour toutes, d'un pardon tout fait, tout acquis, où il n'y ait rien à mériter. C'est ainsi que Dieu pardonne, selon l'Évangile, à celui qui croit en Jésus-Christ : Tu m'as offensé par tes péchés, mais moi, pour l'amour de moi, je les ai tous effacés; je les ai expiés par le sang de mon Fils; je les ai « éloignés de toi autant que l'Orient est « éloigné de l'Occident, » je les ai « jetés au fond « de la mer; » il n'y a plus pour toi de condamnation¹. — Est-il bien vrai? Est-il vrai que, par une justice si différente de la justice humaine,

¹ Es. XLIII, 24, 25; 1 Jean I, 7; Ps. CIII, 12; Michée VII, 19.

Dieu compte pour moi l'obéissance et les souffrances d'un autre? que pour l'amour de Jésus-Christ, sans condition, tel que je suis, mon pardon me soit accordé, entier, absolu, éternel? et que la vie éternelle, que j'ai démeritée comme une récompense, me soit donnée comme une pure grâce, par la foi? Oui, cela est vrai, quoique je n'eusse jamais pu ni concevoir, ni espérer rien de semblable. Cela est vrai, parce que Dieu l'a dit, et je crois ce qu'il dit. Oh! la bonne, l'excellente nouvelle! C'était là ce qu'il me fallait : rien de plus, rien de moins. Le voilà satisfait, ce besoin vague qui me travaillait depuis si longtemps ; je ne savais pas ce qui me manquait, mais Dieu le savait, et il vient de me le donner. Je n'avais pas la paix avec lui : il me la donne en me pardonnant. Que je le vois aujourd'hui d'un autre œil qu'auparavant! que je me sens bien avec lui! Quel était donc le sentiment qu'il a jusqu'ici trouvé en moi? n'était-ce pas de l'indifférence? n'était-ce pas de l'ingratitude? n'était-ce pas de la haine? Et comment l'aurais-je aimé, quand il me condamnait? Mais comment ne l'aimerais-je pas, quand il m'a pardonné? Oui, je l'aime, d'autant plus que je suis plus coupable et qu'il m'a plus pardonné. Je veux le voir, ce Dieu réconcilié ; « m'approcher de lui, c'est mon bien, » et je ne puis en être assez près au gré de ma reconnaissance et de mon

amour. J'aime aussi tout ce qui vient de lui ; j'aime sa Parole, j'aime sa loi. Autrefois, quand je la contempiais, cette loi sainte, je la trouvais toute hérissée d'armes terribles prêtes à me déchirer ; je reculais avec effroi, et plus on insistait pour en charger sur moi le joug insupportable, plus je sentais d'éloignement pour elle et pour son auteur. Mais aujourd'hui qu'elle a été dépouillée de toutes ses terreurs par un Dieu Sauveur qui s'est laissé déchirer par elle à ma place, je m'approche de cette même loi ; je contemple avec attendrissement, avec sympathie pour les souffrances de mon Sauveur, ces armes sanglantes qui ne seront plus tournées contre moi ; je la prends moi-même, je la charge volontairement sur mes épaules ; je dis : « Ton joug est doux et ton fardeau léger ¹, » parce que c'est l'amour qui l'impose et l'amour qui l'accepte. Que dis-je ? la loi pour moi n'est plus dans la loi, elle est tout entière dans la volonté de mon Sauveur ; je la lis dans ses yeux remplis de douleur, mais encore plus remplis de réconciliation et d'amour. Regarde, semble-t-il me dire, ce que j'ai fait pour toi : est-il quelque chose que tu puisses refuser de faire pour moi ? N'aimeras-tu pas en moi ton Créateur et ton Sauveur, quand j'ai aimé en toi ma créature et mon ennemi ? Ne haïras-tu

¹ Matth. XI, 30.

pas tes péchés qui m'ont crucifié, qui ont fait souffrir à mon corps des tourments que tu n'as jamais connus, et à mon âme des angoisses que tu ne saurais imaginer? Obéis à ma loi : c'est moi qui t'en conjure, pour l'amour de ton âme, moi qui t'ai racheté, moi qui t'ai donné la paix, moi ton Sauveur! — Non, je ne connais pas de pierre, je ne connais pas de marbre qui ne fût brisé par ce langage; et la pierre, le marbre de mon cœur en a été brisé; et le cœur de quiconque croit en sera brisé de même. Oui, parce que tu m'as donné la paix, je t'aime, Seigneur, et parce que je t'aime, je garderai tes commandements. Mon cœur enfanta naturellement et sans effort ces bonnes œuvres qu'aucun effort ne pouvait autrefois lui arracher; ou plutôt ma vie entière ne sera qu'une bonne œuvre continuelle, et je ne veux plus vivre que pour celui qui est mort pour moi. Parle, ô Dieu qui m'as sauvé! j'écoute, me voici pour faire ta volonté¹.

Voilà enfin un homme capable de faire de bonnes œuvres; et cet homme, qu'est-ce qui l'a rendu tel? La foi au pardon gratuit. Cette foi lui a donné la paix; par la paix, l'amour; par l'amour, l'obéissance. O amour saint! ô miséricorde qui purifie en pardonnant! ô sagesse divine qui, en don-

¹ Ps. XL, 7, 8.

nant gratuitement la vie éternelle, opère par ce don gratuit le changement du cœur !

Si ces raisonnements peuvent vous laisser quelque doute que les bonnes œuvres ne soient possibles qu'à un homme qui a cru au salut gratuit, achevez de vous en convaincre par les comparaisons dont l'Écriture se sert pour démontrer comme à l'œil cette vérité.

Comparons l'homme, comme fait l'Évangile, à un arbre déraciné, dont les branches languissent, dont les feuilles se dessèchent et qui est prêt à périr sans ressource. Quel sera le meilleur moyen de faire porter des fruits à cet arbre ? Sera-ce que le jardinier lui commande : Arbre déraciné et prêt à périr, porte des fruits, et alors je te planterai dans une bonne terre ? ou qu'il lui parle ainsi : Arbre déraciné et prêt à périr, je te prends tel que tu es, je te mets de ma main dans une bonne terre ; te voici planté, maintenant rends-moi des fruits ? — C'est précisément ce que Dieu fait pour l'homme, selon l'Évangile. Il ne lui dit pas : Homme pécheur et incapable d'aimer, aime, obéis, et je t'aimerai ; mais il lui dit : Homme pécheur et incapable d'aimer, je t'ai aimé le premier, je t'ai retiré de la condamnation ; te voilà sauvé, maintenant donne-moi ton cœur et obéis-moi.

Voyez encore l'enfant prodigue. Si son père, le voyant frapper à sa porte, lui eût tenu ce lan-

gage : Mon fils, je veux bien te recevoir, mais non pas tel que tu es ; comment t'admettre dans ma maison couvert de haillons, défait de visage, enfoncé dans des habitudes vicieuses, et le cœur éloigné de moi ? non ; mais va premièrement te rendre digne de mon pardon : revêts des vêtements convenables, rétablis ta santé, entre dans des habitudes vertueuses, aime-moi ; reviens alors, et ma maison te sera ouverte, — que fût devenu le pauvre enfant prodigue ? Il faut que je revête des habits convenables, et je suis dans la misère ! Il faut que je me fasse des habitudes vertueuses, et je vis dans une société corrompue ! Il faut que je rétablisse ma santé, et ma nourriture est celle des vils pourceaux ! Il faut que j'aime mon père, et je vis sous le poids de sa colère ! je me le figure toujours le visage indigné, l'œil irrité ; et quand je frappe à sa porte, il me repousse ! Ah ! je vois trop qu'il ne me l'ouvrira jamais, que son consentement n'est qu'une cruelle raillerie, et qu'il ne me reste plus qu'à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici. Maison paternelle, je t'ai vue pour la dernière fois : adieu pour toujours ! Aussi, que fait le père de l'enfant prodigue ? Il aperçoit son fils, « quand il est encore bien loin ; » il court au-devant de lui : Viens dans mes bras, entre dans ma maison, assieds-toi à ma table ; là, je te rendrai tout ce que tu as perdu en t'éloignant de

moi ; à la place de tes haillons, tu trouveras des habits magnifiques ; à la place de cette mauvaise nourriture, une nourriture excellente ; à la place des exemples du vice, les exemples de la vertu ; à la place de ma colère, mon amour, dont je veux tellement t'environner, t'accabler, te combler que tu ne pourras me refuser le tien. — Eh bien, voilà, voilà ce que Dieu fait pour l'homme, selon l'Évangile. Il ne lui dit pas : Je te pardonnerai demain, je t'aimerai demain, quand tu auras fait quelque chose pour t'en rendre digne ; mais il lui dit : Je te pardonne aujourd'hui, je t'ai aimé quand tu étais mon ennemi, j'ai tout expié et je te reçois en grâce, tel que tu es, à l'instant même, tout souillé, tout couvert de tes péchés, afin que tu m'aimes, et qu'en m'aimant tu m'obéisses.

C'est ainsi que le raisonnement bien appliqué démontre jusqu'à l'évidence que les bonnes œuvres, loin d'être empêchées par la foi chrétienne, ne peuvent être produites que par elle. Mais pour ceux dont l'esprit est tellement fermé à la saine doctrine que ces raisonnements leur sont intelligibles, il reste encore un argument auquel je ne sais pas ce qu'ils pourront répondre, s'ils sont sincères : c'est l'expérience.

On croit que les principes évangéliques doivent porter l'homme au relâchement dans la pratique

des bonnes œuvres? Il est facile de s'en assurer ; il ne faut que des yeux : voyez comment vivent les hommes qui ont adopté ces principes. S'ils sont plus relâchés que les autres dans la pratique des bonnes œuvres, concluez que leurs principes portent au relâchement ; s'ils y sont plus appliqués que les autres, concluez que leurs principes excitent aux bonnes œuvres. Eh bien, regardez comment vivent les chrétiens, — par où j'entends, avec l'Écriture, les hommes qui croient au salut gratuit par Jésus-Christ.

Il est peu de vrais chrétiens, je le sais, mais pourtant il en est quelques-uns ; et comme ils sont disséminés dans toutes les classes, il n'est personne qui ne soit à portée, s'il veut, d'en connaître. Regardez-les : sont-ils moins zélés que les autres pour les bonnes œuvres ? sont-ils moins généreux de leurs biens ? moins patients dans leurs maux ? moins sûrs dans leur commerce ? moins délicats dans leurs affaires ? moins empressés à rendre service ? moins doux, moins sincères, moins humbles, moins désintéressés, moins actifs ? vous n'oseriez le dire. Combien de fois, au contraire, ne vous entend-on pas dire, dans certains épanchements d'impartialité qui semblent vous échapper malgré vous, et combien plus souvent ne dites-vous pas au fond de votre cœur, que ces gens-là valent mieux que vous ; que ce

qu'ils appellent leur conversion, et qui ne vous semble qu'un jeu de leur imagination, a cependant été accompagné d'un changement dans leur caractère que vous ne savez comment expliquer ; que telle personne légère, frivole, mondaine, est devenue, depuis sa conversion, grave, posée, sérieuse ; que telle autre en proie à la mélancolie et à la tristesse est entrée, par sa conversion, dans le contentement et dans la paix ; que ce jeune homme livré à ses mauvais penchants, donne l'exemple à tous ses amis, depuis sa conversion, de la pureté dans sa conduite et de la décence dans ses discours ? A ces observations que vous avez déjà faites, ajoutez-en une autre que vous n'avez pas faite encore peut-être, mais que vous trouverez incontestable : c'est que, de tous les hommes, les chrétiens sont les seuls qui fassent des progrès. Quittez un mondain un an, deux ans, dix ans, vous retrouverez en lui le même homme : la couleur de ses cheveux changée, ses traits vieilliss, que sais-je ? peut-être quelques habitudes de sa vie extérieure modifiées ; mais le fond de son cœur le même, les mêmes qualités, les mêmes défauts ; ce qu'il est, il l'est pour toujours, — à moins qu'il ne se convertisse, — et il vérifie exactement cette parole terrible d'un auteur du siècle dernier : « On ne se corrige jamais ¹. » Quittez un

¹ Madame Necker.

chrétien dix ans, deux ans, un an, moins encore, vous lui trouverez des lumières nouvelles, des sentiments nouveaux, puisés à la source de la Parole de Dieu et de sa grâce. Que direz-vous de cette démonstration de faits? les faits aussi trompent-ils? Direz-vous que ce sont des exceptions, et que les chrétiens qui sont appliqués à leurs devoirs vivent ainsi non en vertu de leurs principes, mais malgré leurs principes, et par suite d'un bon naturel? mais cela est insoutenable. Un homme ne peut pas vivre contre ses principes, parce que la vie d'un homme n'est autre chose que la manifestation de ses principes, comme le fruit que porte un arbre n'est autre chose que le dernier développement de son germe. Et d'ailleurs, regardez-y de plus près, et vous verrez que les vrais chrétiens, sans être tous également avancés dans la sanctification, sont cependant tous appliqués aux bonnes œuvres, et que ce que vous appelez exception est la règle; en sorte qu'il faut reconnaître que puisque le fruit est bon, l'arbre l'est aussi, et que puisque leurs œuvres sont saintes, leur foi tend à la sanctification.

Mais, dira-t-on, ces chrétiens ont leurs défauts : si leurs bonnes œuvres doivent nous porter à croire que leur foi est sanctifiante, leurs défauts balancent cet argument et démontrent qu'elle ne sanctifie pas. — Chrétiens ! avant que de répondre

à cette observation, humilions-nous jusqu'en terre en voyant que, par nos faiblesses et par nos péchés, nous prêtons des armes au monde contre le Maître qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix. Reconnaissons-le avec sincérité et avec douleur, quoique le fond de notre vie soit saint et conforme à la loi de Dieu, ce que nous pouvons dire sans orgueil, et que nous devons dire même « à la louange de la grâce de Dieu, » parce que « nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, » cependant la nature a laissé en nous des traces profondes; le vieil homme n'est pas tué en nous, mais seulement blessé à mort; et tous les jours encore nous tombons dans le péché¹. Mais cet aveu ne prouve que contre nous, il ne prouve rien contre la foi chrétienne; au contraire, il lui est favorable; et nous allons faire voir aux objectants que les défauts des chrétiens témoignent tout aussi clairement que leurs vertus du caractère sanctifiant de leur foi. Ceci semble un paradoxe; rien pourtant n'est plus vrai: je m'explique par une comparaison.

Un médecin prescrit à ses malades l'usage d'une certaine eau, qui, leur dit-il, les guérira radicalement. Ils en vont boire: tous en éprouvent des effets sensibles; les forces leur reviennent, le fond

¹ Prov. XXIV, 16; Eccl. VII, 30; Jacq. I, 2.

même de leur constitution est changé. Gloire à la vertu de l'eau et à la sagesse du médecin ! Mais voici que j'apprends que tous conservent pourtant dans leur constitution nouvelle quelques traces de leur constitution première, plus légères chez les uns, plus profondes chez les autres. Sur ce rapport, je suis tenté de retirer quelque chose de mon admiration pour l'eau et pour le médecin. Je m'informe alors plus exactement, et j'apprends que nul des malades n'a bu toute la quantité d'eau que le médecin avait prescrite ; qu'ils en ont approché les uns plus, les autres moins, et que le même individu en approche plus dans certains jours, moins dans d'autres. J'apprends encore que si l'on divise les malades en trois classes, la première comprenant ceux en qui restent les traces les plus légères de leurs maux, la troisième, ceux en qui il en reste les traces les plus profondes, et la classe intermédiaire, les degrés intermédiaires de rétablissement, — les premiers sont ceux qui ont bu le plus de l'eau ordonnée, que les derniers sont ceux qui en ont bu le moins, et que les degrés intermédiaires de rétablissement sont exactement proportionnés à la quantité d'eau qui a été bue. J'apprends enfin que si l'on divise les journées du même individu en trois classes, la première comprenant les jours où il se ressent le moins de ses maux, la troisième ceux où il s'en

ressent le plus, et la classe intermédiaire les degrés intermédiaires de son bien-être, — les premiers sont ceux où il a bu le plus de l'eau ordonnée, les troisièmes sont ceux où il en a bu le moins, et les degrés intermédiaires de son bien-être sont exactement proportionnés à la quantité qu'il en a bue. Si j'apprends cela, gloire, gloire plus que jamais à la vertu de l'eau et à la sagesse du médecin ! Les maux qui restent à ces malades en témoignent aussi clairement que les maux dont ils ont été guéris : car les maux guéris font voir combien l'on gagne à boire de cette eau, et les maux qui restent montrent combien on perd à la négliger.

Ceci peut vous faire comprendre comment les défauts mêmes des chrétiens se trouvent, si l'on en cherche les causes, rendre témoignage au caractère sanctifiant de la foi chrétienne, parce que ces défauts tiennent à un défaut de fermeté dans cette foi. Car, si l'on divise les chrétiens en trois classes, la première comprenant les plus saints, la troisième les moins saints, et la classe intermédiaire les degrés intermédiaires de sainteté, — on trouvera que les premiers sont les plus fermes dans la foi au salut gratuit, que les derniers sont les plus faibles dans cette foi, et que les degrés intermédiaires de sainteté sont exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de fer-

meté dans cette foi. Et encore, si vous divisez les journées d'un seul chrétien (ce dont vous pouvez vous assurer en présentant la question à un chrétien dont la sincérité vous soit démontrée) en trois classes, la première comprenant les jours où il est le plus appliqué aux bonnes œuvres, la dernière les jours où il y est le moins appliqué, et la classe intermédiaire les degrés intermédiaires de cette application, — les premiers sont ceux où il a contemplé sans nuage son Sauveur crucifié pour lui, ayant accompli toute la loi pour lui, ayant souffert toute la peine pour lui, et le sauvant sans ses œuvres et malgré ses œuvres; les derniers sont ceux où un nuage s'est élevé entre son Sauveur et lui, où il s'est figuré valoir quelque chose, et où Jésus-Christ tout seul n'a pas été son espérance¹; et les degrés intermédiaires de zèle pour les bonnes œuvres sont exactement proportionnés aux degrés intermédiaires de clarté et de fermeté de sa foi au salut gratuit. Gloire alors plus que jamais à la foi chrétienne! Les défauts des chrétiens ne témoignent pas moins clairement de son caractère sanctifiant que leurs vertus elles-mêmes: car leurs vertus font voir combien on gagne à suivre cette foi, et leurs défauts font voir combien on perd à s'en écarter.

¹ 2 Pierre 1, 9.

Mais si l'autorité, si le raisonnement, si l'expérience concourent à établir si clairement que la doctrine de l'Évangile ne tend qu'à la sanctification, d'où vient donc que tant d'hommes l'accusent d'une tendance contraire? Je voudrais pouvoir n'attribuer cette accusation qu'à leur ignorance; mais je suis contraint, par l'autorité de Jésus-Christ lui-même, de porter d'eux un jugement plus sévère.

« La lumière, dit Jésus-Christ, est venue dans
« le monde; mais les hommes ont mieux aimé
« les ténèbres que la lumière, parce que leurs
« œuvres sont mauvaises¹. » Je dirai donc hardiment aux opposants: La lumière est venue parmi vous; mais vous avez mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que vos œuvres sont mauvaises. Comme les Juifs n'accusaient le Seigneur de mensonge que précisément parce qu'il disait la vérité², ainsi vous n'accusez cette doctrine de tendre au relâchement que précisément parce qu'elle tend à la sainteté. Hélas! si elle favorisait les penchants corrompus de l'homme, rencontrerait-elle tant d'opposition? Mais parce qu'elle est sainte, vous n'en voulez pas; et comme il faut pourtant trouver un prétexte honnête pour la rejeter, vous imaginez de dire qu'elle est dange-

¹ Jean III, 19. — ² Jean VIII, 45.

reuse. Dangereuse, ô mon Dieu !... oui, j'en conviens, elle est dangereuse, et plus dangereuse que vous ne pensez : dangereuse pour votre avarice, parce qu'elle vous contraindra à la générosité ; dangereuse pour votre esprit de vengeance, parce qu'elle vous contraindra au pardon ; dangereuse pour votre sensualité, parce qu'elle vous contraindra à la tempérance ; dangereuse pour votre paresse, parce qu'elle vous contraindra à l'activité. Ah ! vous avez raison de la craindre ; Satan la craint plus que vous, et ces craintes ne vous viennent que de lui. Oui, Satan, partout où cette doctrine est prêchée, ton royaume est menacé ; tu prévois que les lieux dont tu avais été jusqu'alors tranquille possesseur vont être envahis par la sainteté chrétienne ; tu t'ébranles, tu te remues, tu t'écries ; et parce que tu n'oses crier en ton propre nom, de peur que cet horrible nom n'épouvante tous ceux qui t'entendent et ne leur ouvre les yeux sur tes desseins, tu « te déguises en ange de lumière, » et tu cries que le royaume de Dieu est en péril. Mais ta feinte est inutile : nous avons appris du Dieu de vérité à démêler tes ruses ; parle plus franchement, et dis que le péril n'est que pour ton royaume.

Soldats de Jésus-Christ, qui veut combattre pour lui contre son ennemi ? Qui veut arracher

les âmes à Satan pour les gagner à Jésus-Christ ? Chrétiens, le Seigneur compte sur vous. Il vous a tous mis pour sentinelles en Israël, pour avertir, pour réveiller, pour sauver : je vous recommande les âmes de cette Église qui sont encore dans la mort. Je recommande en particulier, à chacun de vous, les âmes de ceux qui sont près de lui. Parents chrétiens, je vous recommande l'âme de vos enfants ; enfants chrétiens, je vous recommande l'âme de vos parents ; maris chrétiens, je vous recommande l'âme de vos femmes ; femmes chrétiennes, je vous recommande l'âme de vos maris ; frères et sœurs chrétiens, je vous recommande l'âme de vos frères et sœurs ; amis chrétiens, je vous recommande l'âme de vos amis ; maîtres chrétiens, je vous recommande l'âme de vos serviteurs ; serviteurs chrétiens, je vous recommande l'âme de vos maîtres. Gagnez-les par vos discours, par vos prières, surtout par la sainteté de votre vie : enfants de la sagesse, justifiez la sagesse ¹. Montrez-vous, avec une charitable hardiesse, tout ce que vous êtes ; faites voir que ce qui vous sépare d'avec les mondains, ce n'est point une simple différence d'opinion, une nuance de sentiment, un degré de piété, c'est l'opposition éternelle et irréconciliable qui est entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre

¹ Luc VII, 35.

Dieu et Satan. Détruisez ce fatal préjugé, que l'Évangile n'est que le perfectionnement de la sagesse humaine, et la grâce le perfectionnement de la nature; comme si la lumière n'était que les ténèbres perfectionnées, comme si la vie n'était que la mort perfectionnée, comme si Dieu n'était que Satan perfectionné! Déclarez, faites voir, que l'Évangile est une seconde naissance, et que la grâce est un renouvellement radical. Enfants de Dieu disséminés parmi les enfants du monde, que vos principes se séparent de leurs principes, votre langage de leur langage, votre vie de leur vie, comme une ligne blanche se détache sur un fond noir. Que chacun de vous soit un Évangile en action et une réponse vivante à toutes les objections, à tous les doutes; qu'en vous voyant marcher, agir, parler, on voie marcher, agir, parler une apologie de Jésus-Christ et une démonstration de la vérité. Femmes chrétiennes, « soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; » maris chrétiens, « aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Église; » enfants chrétiens, « obéissez à vos pères et à vos mères, selon le Seigneur; » serviteurs chrétiens, « soyez soumis à vos maîtres comme à Christ; » maîtres chrétiens, « soyez équitables envers vos serviteurs, sachant que vous avez un même maître avec eux dans le ciel¹. » Tous

¹ Col. III, 18-IV, 1.

tant que vous êtes, soyez des modèles de bonnes œuvres en toutes choses. Devancez tous les autres en empressement pour rechercher non-seulement le bien spirituel, mais le bien temporel de tous les hommes. Confondez l'incrédulité à force de sainteté, et l'injustice à force d'amour. Si l'on se moque de vous, priez pour les moqueurs ; si l'on ne vous écoute pas dans un lieu, allez dans un autre ; si l'on vous maudit, bénissez ; si l'on vous hait, aimez.

Et moi, que tu as envoyé dans cette Église, ô mon Sauveur, pour la réveiller et l'avertir de se retourner vers toi, soutiens-moi par ta grâce ! et tandis que les chrétiens seront l'exemple du troupeau, fais du pasteur l'exemple des chrétiens ! Rends-moi, comme Timothée, le « modèle des « fidèles en parole, en conduite, en charité, en « esprit, en foi, en pureté¹, » en toutes choses ! Instruis-moi à veiller sur moi-même et sur tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit m'a établi pasteur, pour paître ton Église que tu t'es acquise par ton propre sang² ; supportant mes travaux comme un bon soldat de Jésus-Christ³ ; souffrant de bon cœur, pourvu que ta parole ne soit point liée ; « ne tenant compte de rien, et n'ayant pas « ma vie même pour précieuse, pourvu que j'a-

¹ 1 Tim. IV, 12. — ² Act. XX, 28. — ³ 2 Tim. II, 3.

« chève avec joie ma course et le ministère, que
« j'ai reçu du Seigneur Jésus, d'annoncer la bonne
« nouvelle de sa grâce¹! » — afin qu'après avoir
prêché l'Évangile par mes discours, et l'avoir dé-
montré par ma vie, je puisse, quand tu me rap-
pelleras de ce monde, assembler devant mon lit
de mort tous les chefs de famille de ce troupeau,
et leur dire, avec autant de vérité que saint Paul,
en présence de Jésus-Christ et sur les bords de l'é-
ternité : Vous m'êtes témoins que j'ai fait le de-
voir d'un pasteur fidèle ; je suis net de votre sang,
et du sang de vos familles ! AMEN.

¹ 2 Tim. II, 9 ; Act. XX, 24.